

construite au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, fut établie sur les niveaux augustéens ; c'est de ce monument – une rotonde avec *pronaos*, dont la *cella* ne manque pas de ressembler à bien des égards à celle du temple rond d'Ostie –, qu'il est aujourd'hui possible de se faire une meilleure idée que les restitutions autrefois proposées par R. Lanciani et F. O. Schultze grâce à l'étude détaillée des auteurs (fig. 171 a-b). Notons que les recherches conduites sur le site ont également permis de localiser le mur d'enceinte du sanctuaire en quelques endroits, voire les vestiges éventuels (*carceres* ?) du cirque mentionné dans les comptes rendus et où le *magister* des arvaux présidait des courses. Établi sur une déclivité du terrain, l'ensemble se développait sur trois terrasses successives, rappelant en cela la disposition très hiérarchisée des espaces que présentent plusieurs grands sanctuaires de l'époque hellénistique. À l'entablement du temple, les coquilles inversées – « c'est-à-dire rayonnant vers le bas » (p. 399) – qui décorent le bandeau lisse du larmier, évoquent peut-être la voûte céleste et pourraient alors constituer, selon la séduisante proposition de J. Scheid (p. 399-403), « un rébus du nom de la déesse », Dea Dia étant « littéralement “la déesse céleste, la déesse lumineuse” », celle que l'« on honorerait au moment crucial du mûrissement du blé », le culte « attesté par les protocoles arvaux consist[ant] effectivement dans l'accompagnement du mûrissement du blé » (p. 402). La publication de ce gros volume était l'occasion rêvée de reprendre le dossier des fameux portraits d'empereurs (Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Lucius Vérus) du British Museum et du Louvre portant la couronne d'épis et le voile (C. Evers, p. 406-440), de revenir sur la belle présentation des fragments des *Commentarii* dans le « Chiostrò michelangiòlesco » du Musée des Thermes depuis ces dernières années (C. Caruso, p. 441-474) et d'éditer un manuscrit inédit de Chr. Hülsen, consécutif aux fouilles des années 1867-1870, sur le sanctuaire (p. 475-488). Un bref index eût sans doute facilité certaines recherches de détail ; c'est un des seuls regrets que l'on puisse formuler à l'adresse de ce magnifique travail dont il y a lieu de féliciter fouilleurs et auteurs : on n'oubliera pas, en effet, que ces sondages ont été réalisés dans des conditions particulièrement difficiles, le site de ce bois sacré se trouvant aujourd'hui recouvert par tout un quartier d'habitation et coupé en deux par la voie ferrée, au bord de l'autoroute reliant Rome à son aéroport Fiumicino et à Civitavecchia, et les recherches ayant été menées dans les trop rares parcelles encore accessibles, jusque dans les caves des maisons actuelles. Une véritable performance, à saluer aussi, comme il se doit !

Jean Ch. BALTY

Christopher SIWICKI, *Architectural Restoration and Heritage in Imperial Rome*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2020. 1 vol. relié, 17 x 25 cm, 301 p., 65 ill. n./b. (OXFORD STUDIES IN ANCIENT CULTURE & REPRESENTATION). Prix : 85 £. ISBN 9780198848578.

La pratique de la restauration dans la Rome antique n'est que rarement abordée comme sujet distinct et les différentes études de cas envisagées ne sont pas toujours considérées dans un contexte plus large interrogeant la façon dont les Romains traitaient et percevaient leur patrimoine bâti. Nous ne pouvons donc que saluer la parution de cet ouvrage de Christopher Siwicki, issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université

d'Exeter, qui s'intéresse autant à la théorisation ancienne qu'à la pratique de la restauration. Dans cette étude, qui ne traite pas des aspects techniques de la construction mais plutôt des attitudes sociales envers les bâtiments, l'auteur se concentre sur les édifices publics de Rome, avec un accent particulier sur les six décennies comprises entre 64 et 120 ap. J.-C., une période de transformation urbaine et d'innovations architecturales spectaculaires au sein de l'*Vrbs*. Bien que les chapitres puissent être lus séparément, l'argument central est cumulatif et encourage donc une lecture séquentielle. Dans le chapitre I (« Definitions and Parameters »), l'auteur explore l'idée de restauration architecturale dans le monde romain, passe en revue la littérature existante, précise le concept de patrimoine bâti et vérifie son applicabilité à l'étude de l'Antiquité. C. Siwicki définit ainsi la restauration comme un acte de réparation ou de reconstruction d'un bâtiment préexistant et démontre que l'absence d'une théorie romaine établie ne signifie pas qu'il n'y avait pas de pratiques, de normes et d'approches communes. En effet, les descriptions relatives à la réparation ou à la reconstruction globale d'un bâtiment recourent à un vocabulaire spécifique dans lequel transparaît un certain concept de la restauration. Pour son analyse, l'auteur s'appuie sur le théorème du patrimoine bâti, qu'il comprend comme un ensemble varié d'associations historiques influençant la perception et l'engagement des restaurateurs envers les bâtiments. Sur cette base théorique, C. Siwicki tente légitimement de remettre en question la dénotation conventionnelle qui suppose automatiquement qu'un bâtiment donné agit comme un lieu de mémoire. Le chapitre 2 (« Restoration: Why, Who, How ») s'ouvre sur les raisons fonctionnelles et idéologiques qui conditionnent la reconstruction des structures de la Rome antique. L'auteur démontre que, lorsqu'un monument est endommagé, les Romains le restaurent ou le reconstruisent plutôt que de le laisser délibérément à l'état. En effet, rien n'indique qu'ils considéraient ces vestiges comme pittoresques ou qu'ils les appréciaient en tant qu'objets historiques. Au contraire, les ruines étaient généralement présentées sous un jour négatif. L'état du tissu urbain pouvait d'ailleurs être assimilé à l'état des affaires en général car la majesté et la beauté de la capitale devaient refléter de manière appropriée la magnificence de l'Empire. L'auteur s'intéresse ensuite aux acteurs – mécènes, architectes, autres – intervenant dans le processus décisionnel. Reconnaître que ce n'était pas nécessairement l'empereur qui orientait la conception d'un bâtiment est une question centrale pour interpréter les deux études de cas examinées aux chapitres 3 et 4. Passant en revue les données archéologiques et textuelles concernant le temple d'Hercule sur le *forum Boarium*, le temple de Cérès sur l'Aventin, le Panthéon ou encore le temple de Castor et Pollux sur le Forum, C. Siwicki pose un postulat essentiel qui inspire le reste de l'étude en montrant comment, lorsque l'occasion se présentait, les bâtiments étaient restaurés de manière innovante. Ceux-ci font l'objet d'une mise à jour esthétique et matérielle qui tient compte des goûts contemporains, sans tentative manifeste de préserver ou de reproduire l'apparence originale. L'auteur reconnaît néanmoins qu'il existe parfois une continuité architecturale entre les restaurations successives d'un bâtiment, souvent dans le plan, mais il ne la considère pas comme une tentative délibérée de préserver l'apparence antérieure. Une position qu'il défend dans les chapitres suivants. Dans le chapitre 3 (« The Restoration of the Temple of Jupiter Capitolinus »), l'auteur examine après d'autres les multiples phases de destruction et de reconstruction du temple de Jupiter Capitolin. Il retrace d'abord les transformations subies par le temple entre le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.

et porte une attention particulière sur la préservation délibérée de son plan. En raison de la rareté des données archéologiques, C. Siwicki est contraint de s'appuyer principalement sur les sources littéraires. Il compare les prescriptions des haruspices pour la reconstruction de l'époque de Vespasien mentionnée par Tacite (*Hist.* 4.53) à d'autres cas de restauration à caractère religieux, tels qu'ils apparaissent par exemple dans la correspondance entre Pline et Trajan au sujet du temple de Magna Mater à Nicomédie. Contrairement à de nombreux chercheurs, qui leur associent des lectures politico-idéologiques de grande portée, C. Siwicki suggère plutôt d'intégrer ces interprétations dans la sphère de l'esthétique de la réception antique. Selon lui, considérer la préservation d'un plan comme une forme intentionnelle d'engagement avec le passé de Rome est une surinterprétation qui doit plus aux orientations générales de l'érudition récente qu'aux données disponibles. Dans le chapitre 4 (« The *Casa Romuli* Anomaly »), C. Siwicki se penche sur le cas de la *Casa Romuli*, contrexemple le plus évident qui s'oppose à l'hypothèse générale d'une restauration innovante, dès lors que cette cabane a conservé sa forme originelle et le même type de matériaux lors de ses reconstructions successives. Toutefois, dans ce cas également, l'auteur démontre que la continuité architecturale n'était pas motivée par une tentative de préserver l'aspect historique du bâtiment, mais qu'elle était plutôt la conséquence d'autres influences. Il analyse d'abord la situation des deux *Casae Romuli* sur le Capitole et le Palatin, puis relativise la supposée instrumentalisation augustéenne de la cabane et de sa restauration. Il ne voit aucune preuve d'un lien entre le statut de la cabane en tant que monument historique – donnée toutefois incontestable – et la conservation de sa forme architecturale spécifique. C. Siwicki propose une nouvelle interprétation en établissant un parallèle avec le *Pons Sublicius* de Rome, seule autre construction de cette période que l'on sait avoir été délibérément restaurée dans le respect strict et explicite de sa matérialité originelle. Selon la tradition littéraire, le pont fut détruit à plusieurs reprises par les crues du Tibre, mais toujours réparé de la même manière. À l'instar du temple de Jupiter Capitolin, il est rapporté que le processus répondait à une observance religieuse. Les deux chapitres suivants adoptent une approche différente, passant de l'examen de la restauration physique des bâtiments, à l'étude de la manière dont leur restauration a été reçue par ceux qui en ont été les témoins. Le chapitre 5 (« Ancient responses to Restoration ») montre tout d'abord la complexité d'un tel discours et le grand nombre d'acteurs impliqués en évoquant la construction du musée moderne de l'*Ara Pacis*. Suit une lecture attentive des textes anciens pertinents pour la reconstruction du temple de Jupiter Capitolin sous Catulus (Cic. *Verr.* 2.4.69) et Domitien (Mart. 5.10 ; Plut. *Pub.* 15.3-5). Ceux-ci mettent en exergue des opinions divergentes sur la restauration de l'un des bâtiments les plus emblématiques de l'histoire de Rome : d'un côté, certains se félicitaient de la reconstruction innovante et de la nouvelle splendeur de l'édifice, alors que d'autres y étaient opposés. Or, l'auteur démontre de manière convaincante que ces objections aux nouvelles versions du temple concernaient la *luxuria* et ne sont révélatrices ni d'une opposition à la restauration innovante en soi, ni d'une préférence pour les styles architecturaux plus anciens. Par conséquent, ce sont bien sur des bases morales, et non esthétiques ou historiques, que la restauration des temples de Catulus et de Domitien a été critiquée. Le chapitre 6 (« Roman Thoughts on the Rebuilding of Rome ») considère la manière dont les habitants de Rome ont réagi aux destructions et aux reconstructions. Plutôt que de se concentrer sur une structure individuelle, c'est la

ville dans son ensemble qui est au centre du questionnement. C. Siwicki examine en particulier les réponses de Sénèque, Martial et Tacite à la transformation urbaine de Rome à cette époque. En développant les idées avancées dans les chapitres précédents, C. Siwicki constate que la façon dont ces auteurs caractérisent le développement du paysage urbain est révélatrice et influencée par une série d'attitudes connexes à l'égard de l'environnement bâti historique. Il lui semble ainsi que la restauration innovante avait généralement tendance à être accueillie positivement, que la destruction des bâtiments existants pouvait souvent être perçue comme un événement positif, et qu'il n'y avait pas de sentiment de nostalgie pour les structures perdues en tant que reliques architecturales du passé. Dans la conclusion, C. Siwicki résume son enquête. Il souligne que les raisons de la séparation entre l'identité historique des édifices romains et leur existence physique doivent encore être discutées. Toutefois, il suggère dans une ultime discussion, que le manque de prestige généralement accordé aux architectes pourrait être un facteur expliquant le traitement de leurs réalisations. En définitive, tout en proposant d'écarter les hypothèses traditionnelles, Christopher Siwicki présente une recherche à la fois innovante et convaincante, dans laquelle il interprète minutieusement les témoignages archéologiques et textuels choisis. Son étude remarquablement structurée lui permet de clarifier ses hypothèses, d'une part de restauration innovante et d'autre part de séparation catégorique entre la valeur historique et la structure physique des bâtiments romains. En cela, il esquisse une approche cohérente de la restauration des édifices publics de Rome durant les six décennies comprises entre 64 et 120 ap. J.-C., malgré la difficulté du sujet. Car il est en effet difficile d'estimer la portée et l'ampleur des restaurations anciennes effectuées sur des superstructures aujourd'hui disparues ou mal conservées ; nombre de bâtiments ont été modifiés à des dates ultérieures, tandis que d'autres ne sont plus que des noyaux de brique et de béton, dépouillés de leur décor. Ces facteurs combinés entravent singulièrement l'évaluation des changements physiques et visuels apportés à ces structures lors de leur restauration. De ce point de vue, un site comme Pompéi, où les édifices publics mieux conservés étaient en cours de reconstruction lors de l'éruption du Vésuve, constituerait sans doute un meilleur cas d'étude que la ville de Rome. Cependant, ce travail, portant sur l'évaluation des réponses romaines à la restauration plutôt que sur les processus techniques de réparation des bâtiments, ne pouvait être réalisé qu'en confrontant les preuves matérielles et les sources littéraires. À cet égard, les cas d'étude envisagés fournissent des données nouvelles : si, à première vue, ils semblent contredire le postulat de départ, ils donnent finalement du poids à l'approche privilégiée par l'auteur, en éclairant à la fois les intentions supposées de la restauration romaine ainsi que sa réception. L'ouvrage se termine par une bibliographie, un *index locorum* et un index général.

Julien ADAM

Anne BAUD et Gérard CHARPENTIER (Dir.), *Chantiers et matériaux de construction de l'Antiquité à la révolution industrielle en Orient et en Occident. Actes du colloque tenu au château de Guédelon (23-25 septembre 2015)*. Lyon, MOM Éditions, 2020. 1 vol. broché, 21 x 29,6 cm, xv-285 p., nombr. ill. coul. (ARCHÉOLOGIE(S), 3). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35668-068-6.